

« Qu'est ce que tu fais là ? Lui hurle mon cousin, tu crois pas que tu lui as fait assez de mal comme ça »

C'est lui, il est là, devant moi, avec ses yeux bleus qui me font craquer. Son regard est indescriptible, j'aimerais me dire que son air désolé est une vérité. Il ne dit rien, il fixe mon visage pâle immaculé de larmes. C'est lui, qu'est ce qu'il veut ? Pourquoi m'a-t-il suivi ? Pourquoi ne dit-il rien ?

« - Qu'est ce que tu veux ? Ose-je enfin demander.

- Je peux te parler ? Me répond-t-il calmement.

J'acquiesce mais mon cousin ne semble pas comprendre ou ne veut pas me laisser seule. Je lui adresse un signe de tête pour lui dire que ça ira, qu'il peut me laisser avec lui. Il s'écarte :

- Je ne suis pas loin, je te surveille ! Le menace mon cousin.

Il disparaît de nos vues, mais je sais qu'il n'est pas loin. Mon cousin a toujours eu ce devoir de protection envers moi, depuis 24 ans. Même si maintenant il se sent impuissant devant mes problèmes et, comme il le répète si souvent, « Un bisous ne suffit plus à réparer tes blessures ». Mais je sais qu'il est là, toujours là, le seul de ma famille qui me connaisse réellement, qu'il reconnaît mes faiblesses, qu'il sait ma force.

- Qu'est ce que tu veux ? Je répète. C'est bizarre, je suis à coté de toi, tu ne me regardes pas, même pas un bonjour, ni un regard. Pourquoi es-tu là maintenant ? Mes larmes ont disparu laissant place à de la colère.

- Je suis là parce que je t'ai vu partir sur le point de t'effondrer, et malgré ce que tu penses, tu comptes pour moi... et maintenant, je sais que c'est à cause de moi vu la réaction de tes potes...

- Oui, et ?

- Pourquoi ? ... je croyais qu'on avait réglé l'histoire.

- Régler l'histoire ?? je lâche sans contrôler mon ton qui se révèle être hargneux, alors tu crois que je suis venu te voir pour te dire que tu me laissais pas indifférente juste pour... régler l'histoire ? NON, NON, tu n'as voulu comprendre que ce que tu voulais comprendre et tu avais tellement peur de la suite que tu as trouvé la première excuse pitoyable pour t'en aller, j'ai mis un an à trouver le courage d'aller te voir...

- Ce n'était pas une excuse pitoyable, me coupe t-il, c'était la vérité. J'ai trop de problème, trop de souci, je n'avais pas la tête à ça. Et je te connais assez pour savoir que si tu as le courage de venir me voir, ce n'était pas simplement pour me dire que je ne te laissais pas indifférente. Et oui, tu as raison, j'ai eu peur de la suite, c'est pour cette raison que je me suis enfui, je ne voulais pas savoir le reste.

- Pourquoi ?

- Parce que je ne suis pas comme toi, même si je fais le mec bien dans ses baskets, ça n'ait pas le cas. Toi, tu es tout le temps de bonne humeur, toujours avec le sourire, on dirait que rien ne t'atteint, tu prends toujours la vie du bon côté, tu aimes la vie et les gens. Tu rencontres un obstacle, tu l'affrontes et tu le surmontes. Moi, je ne suis qu'une enveloppe d'hommes, qui fait semblant d'assurer, qui ne sait pas ce qu'il fait de sa vie, qui boit pour oublier et qui a peur devant la difficulté. Tu mérites mieux que moi...

- Ca, c'est a moi d'en juger... et ce n'est pas vrai, je te voyais tout les jours régler des problèmes et tu t'en sortais très bien, tellement bien que je te demandais de m'aider à régler les miens aussi. Quand au fait que tu sais pas ce que tu fais de ta vie, c'est à toi d'affronter ça, tu n'es pas séquestré, ni enfermé, toi seul peut décider de ce que sera ta vie, et personne d'autres. Alors ou tu t'apitoies sur ton sort et tu n'avanceras jamais, ou tu prends ta vie en main et t'avances qu'importe tes peurs, tes angoisses ou les obstacles. Moi, je voudrais t'y aider, toi et ta vie ne me font pas peur, je sais que tu as problèmes. Mais la seule question qui se pose, maintenant... Est-ce que tu le veux toi aussi ? Tu sais très bien qu'on était plus que des collègues de travail, parce que moi... je t'aime, je t'aime plus que tout, je n'arrive pas à voir ma vie sans toi... depuis un mois, tu me manques et je ne fais que penser à toi alors que je ne te vois plus... j'en étais malade d'être à coté de toi tout les jours, et je pensais qu'en te voyant plus, je t'oublierais mais c'est pire, j'en crève de ne plus te voir, ne plus savoir comment tu vas, de ne plus me chamailler, taquiner, jouer avec toi... j'en crève mais je ne te forcerais jamais, c'est à toi de choisir ! Voilà ce que je voulais te dire quand je suis venu te voir .... Je lâche sans respirer.

Incrédule, il me fixe et je n'arrive pas à déceler le moindre sentiment dans ses yeux. Je poursuis :

- C'est à toi de décider, ou tu me laisses entrer dans ta vie pour me laisser t'aimer et je compte bien te rendre heureux ou tu me laisses partir, mais un jour, je t'oublierais, tu ne seras qu'un souvenir, parce que moi, j'avance même si ça semble compliqué et difficile pour l'instant. J'ai 24 ans, je ne compte m'arrêter de vivre ma vie et de poursuivre mes rêves. Un jour, j'espère que tu trouveras quelqu'un mais sache qu'elle ne t'aimera jamais autant que moi ...

Toujours le regard fixé sur moi comme s'il ne croit pas ce que je dis, comme si ma tirade n'est qu'une énorme connerie, il ne dit rien. Je pose doucement ma main sur sa joue et pose, brièvement, mes lèvres sur les siennes et il ne me repousse pas comme je l'avais prévu.

- Je vais me retourner et aller vers ma voiture pour partir, c'est maintenant ou jamais !

Je lui redonne mes lèvres sur ses joues en lui soufflant « Je t'aime ». Oh, ses joues, qu'est ce que j'aimerais continuer à les embrasser et descendre sur ses lèvres, et ses bras, qu'est ce que j'aimerais m'y blottir dedans mais je me retiens. Je tourne les talons et commence ce trajet, ce trajet qui m'éloigne de plus en plus de lui. Aucune réaction, il reste planté là, à me regarder partir. Chaque pas est une torture, chaque pas signifie son choix de ne pas me rattraper. Je monte dans ma voiture avec un regard plein de larmes pour lui, mais il reste définitivement planté. C'est fini, il me laisse partir, et mes larmes refont surface de plus belle. « Bon alors c'est bon tu es vraiment fixée ... » me murmure ma conscience de la manière la plus désolée. Je pleure, je roule plus vite, toujours plus vite pour rentrer chez moi et m'abandonner à ma douleur, pourtant je suis partagée entre la tristesse et la colère « Comment j'ai pu être aussi conne ? » me réprimande une petite voix dans ma tête.

Je franchis la porte, rien que de me retrouver dans mon cocon, me reconforte. Pourtant je ne suis plus que torrent de larmes. C'est fichu, c'est fini, c'est terminé. Dans un excès de colère, je prends sa boîte rempli de toutes les lettres que je lui ai écrites et je ne lui ai jamais donné, je ne les compte plus depuis un an et demi. J'attrape mon briquet, et me dirige vers mon évier (pour une fois qu'il n'y pas de vaisselles). Dans un dernier effort, je mets le feu à la boîte. Faites que ses lettres brûlent comme mes sentiments...

Dans mon lit en larmes, j'entends mon interphone sonner ...